



Carte de Cassini XVIII<sup>e</sup> siècle

# HISTOIRE D'UNE COMMUNE : LIGNÉ

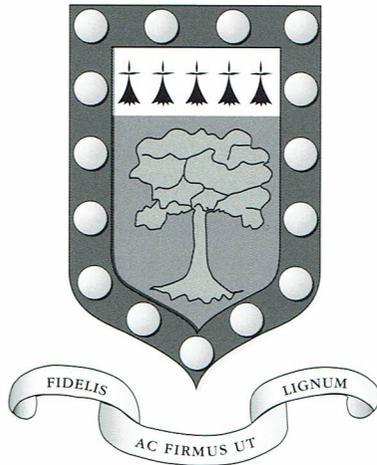
Dominique ROBIN  
Association Racines et Patrimoine de Ligné

## LIGNÉ : SA SITUATION GÉOGRAPHIQUE

Située à une trentaine de kilomètres au nord-est de Nantes entre Ancenis et Nort-sur-Erdre, Ligné est une commune qui, aujourd'hui, compte environ 4 000 habitants. Elle est située sur un plateau d'un peu plus de 4 540 ha, formant la séparation entre l'Erdre et la Loire. La partie sud est vallonnée et atteint près de 70 mètres d'altitude ; au-delà, le sol est plat et se situe entre 30 et 40 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ligné est arrosée au nord et à l'ouest par la Guinetière, le Rateau et la Déchausserie qui sont des affluents de l'Erdre et au sud-est par la Loge-au-Moine (appelée aussi Ribodet), et le Beauchêne qui se jettent dans le Hâvre.

L'abbé Pierre de la Jousnelinière dans les compléments apportés au livre de l'abbé Eugène Durand : « *Notice historique sur la paroisse de Ligné* » nous indique que dans son sous-sol, se trouve du psammite (grès et quartz réunis par un ciment argileux) alternant avec du phyllade (argile d'un gris bleuâtre ou verdâtre avec des éclats de mica) et du grès quartzeux. La pierre *bleue* était extraite dans une carrière à la Roche. On exploitait aussi une mine de houille au puits Saint-Eugène près du Fayau. Le charbon a été extrait de 1839 à 1875.

## SON BLASON, SON LOGO



Le blason de Ligné a été approuvé par la Commission Départementale de Loire-Atlantique le 3 octobre 1980. Sa description héraldique est :

« *D'or à l'arbre arraché de sinople, au chef d'hermine, à la bordure de gueule chargée de 15 besants d'argent* ».

Ces armoiries rappellent l'étymologie du nom de la commune qui autrefois était très boisée et son appartenance à la Bretagne. L'entourage de besants reprend le blason des anciens seigneurs de la Muce pour marquer la continuité avec le passé.

La devise latine : « *Fidelis ac firmus ut Lignum* » peut se traduire par : « *Fidèle et solide comme le bois* » ou bien : « *Fidèle et ferme comme Ligné* ».

Depuis avril 2007, le blason a été remplacé sur les supports de communication de la commune par un logo. Les deux branches du « L » symbolisent l'Erdre et la Loire entre lesquelles Ligné se situe. Elles se rejoignent en un point d'intersection à Nantes.

L'emplacement de Ligné est matérialisé par une tache orangée, également point du « i » de Ligné.

La gestuelle des branches du « L » témoigne de la dynamique de la commune. Le fond tramé vert anis en forme de feuille évoque l'étymologie de Ligné et l'emblème végétal de la commune.



## SON HISTOIRE

### Les débuts

Certains pensent que son nom vient du latin « Lignum » qui signifie « Bois », d'autres qu'il correspond au nom d'un riche romain nommé Linius ou Licinius, installé à cet endroit, et qui avait donné son nom à la terre qu'il exploitait. Le nom a subi aux cours des siècles quelques transformations : en 1123, on trouve Liniacum ou Lingiacum (charte de Louis le Gros), puis, en 1277, c'est Ligneium (livre de la Savate).

Au VI<sup>e</sup> siècle, Ligné fait partie des biens de l'Eglise de Nantes dont l'évêque est saint Félix. Très rapidement, une église est érigée mais la commune eut à subir plusieurs invasions barbares surtout celles de Normands et les luttes entre Bretons et Francs, particulièrement entre Nominoé et Charles le Chauve. Au IX<sup>e</sup> siècle, l'église est incendiée. Elle ne sera reconstruite qu'au XIV<sup>e</sup> siècle. Entre-temps, les moines avaient fait construire une chapelle, la chapelle Saint-Mathurin, et installé à Ligné une cure-prieuré. La chapelle servait alors d'église paroissiale.

Quand les ducs de Bretagne s'installèrent à Nantes, ils se taillèrent de riches baronnies dans les biens ecclésiastiques et les donnèrent en récompense à leurs fidèles ; c'est ainsi qu'à Ligné s'installa, au début du XII<sup>e</sup> siècle, la famille de la Muce (ou Musse). Le château était caché, au milieu des bois, sur la pente sud-ouest de la hauteur du Plessis. La date de sa construction est indéterminée mais on sait que, en 1200, il était déjà détérioré par le temps. La demeure fut encore habitée un certain temps par des membres de la famille. En 1612, elle était en ruine et actuellement, il ne reste aucun vestige de ce château.

La demeure disparue, Ligné resta cependant le chef-lieu de la seigneurie. Les seigneurs de la Musse installés au Ponthux en Petit-Mars, depuis 1200, jouissaient d'une haute justice qui s'exerçait au bourg de Ligné. La châtelainie étendait sa juridiction sur les quatre cinquièmes de la commune et possédait de nombreuses terres autour du château en ruine, une maison au bourg, des métairies à la Chapeaudière et au Jarrier, les étangs et moulins de la Grande Lande et du Chalonge, ceux de la Hamonière, de Mauregard, de la Gasnerie et de la Douve. Si les seigneurs de la Musse n'habitaient plus Ligné, par contre on y trouvait : le sénéchal, le procureur fiscal, le sergent adjoint du sénéchal qui faisait office d'huissier, le greffier du sénéchal. Le seigneur de la Musse avait aussi son représentant, dénommé alloué et lieutenant de la Musse.

Les châteaux étaient nombreux à Ligné. Certains demeurent encore aujourd'hui : le château de la Bouvetière dont le dernier seigneur M. de Luyne fut maire de Nantes au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le château de la Perreterie qui sert actuellement de presbytère, les châteaux de la Rochefordière et du Ponceau, ceux de Vieillevigne et de la Chênaie. Parfois des querelles éclataient entre les seigneurs de ces demeures et ceux de la Musse. Ainsi un différend opposa-t-il Pierre Chauvin, seigneur de la Musse, et François Devay, seigneur de la Rochefordière, pour un banc situé dans l'église par M. Chauvin devant la porte de la chapelle de la Rochefordière et qui empêchait ce seigneur de voir l'autel. Un procès eut lieu et on obligea Pierre Chauvin à reculer son banc. Cela ne fit qu'envenimer les choses et le 10 janvier 1520, au cours d'une vive altercation, François Devay fut tué d'un coup d'arbalète par un valet de la Musse. Cet accident ne mit pas fin au conflit qui dura encore plusieurs années.



113. LIGNÉ (Loire-Inf.) — Château de la Rochefordière

Château de la Rochefordière

## Ligné pendant la Révolution

En 1789, Ligné, comme la plupart des communes de l'ouest de la France, est attachée à ses traditions et surtout à sa religion. Ses habitants ne sont pas hostiles à des réformes mais la majorité désire que cela se passe en douceur sans toucher à leur curé ni au roi. Les événements, tels qu'ils vont se dérouler, ne leur plairont pas et, très vite, ils vont montrer leur mécontentement. Dès 1791, les premiers désaccords apparaissent. Le premier conseil municipal de la commune de Ligné, élu le 4 mai 1790 avec Pierre Thomas comme maire, ne plaît pas à la population et est obligé de démissionner. Le commissaire du canton Jean-Claude Lorette écrit à Ancenis : « *On a forcé la municipalité à démissionner* ». Ligné va devenir la commune la plus révoltée de la région d'Ancenis. Le 19 juillet 1791, les représentants du Directoire informe M. Clair Massonnet, curé de Ligné depuis le 30 juillet 1778, qu'il doit quitter sa cure dans les trois jours et remettre les clés à la municipalité. En cas de refus, la garde nationale de la commune aidée par 40 hommes de la garde d'Ancenis l'y obligerait.

Un certain nombre d'habitants, menés par le vicaire, l'abbé Jean-Baptiste Thoret, prennent alors le parti de leur curé et le premier soulèvement contre l'autorité révolutionnaire se produit à Ligné. A cette nouvelle, le Directoire envoie 57 dragons aider les troupes déjà sur place. Malgré l'escorte, les huissiers ont des difficultés à faire exécuter les ordres du district tant l'effervescence est grande. M. Massonnet est, quand même, chassé de la cure et le prêtre assermenté M. Cheminard peut s'installer. Les Lignéens lui rendent, alors, la vie impossible et, au bout de quelques semaines, M. Cheminard quitte la paroisse, remplacé quelques mois plus tard par M. Reux, un autre prêtre assermenté qui quitte Ligné en 1794 et ne sera pas remplacé jusqu'au retour de M. Thoret en 1803.

Le second soulèvement et le début de la Chouannerie proprement dite se produit le 10 mars 1793, lors du recrutement des troupes. L'assemblée cantonale est réunie à cet effet. Vers 11 heures, une foule d'environ 500 hommes entoure la commission et demande la lecture des décrets et arrêtés. Les esprits s'échauffent et des protestations commencent à fuser : « *Nous voulons bien être enrôlés, mais pas par vous, ni par le district, ni par le département ; nous ne marcherons que par ordre de l'autorité légitime* ». Une bagarre commence entre les habitants et les membres de la commission. Leurs cocardes tricolores sont arrachées et piétinées. « *La cocarde tricolore, c'est l'image de la bête* » disent les révoltés qui veulent obliger le procureur Adrien Gros à la fouler aux pieds. Des menaces et des insultes sont proférées : « *Il y a assez longtemps que les citoyens sont les maîtres, il est temps que nous le soyons à notre tour ! Il faut que la Nation crève aujourd'hui ou demain...* » (ADLA L 1504 p.3 Ligné). Un dépôt d'armes est saisi ainsi que le registre des armes de la commune. Les rebelles se rendent chez les révolutionnaires connus et le juge de paix, Charles-Pierre Guitton, qui réussissent à s'enfuir et se réfugient à Ancenis. La municipalité avertit aussitôt les autorités d'Ancenis. Le lendemain, le Directoire envoie 60 hommes de la Garde Nationale et 2 gendarmes mais les hommes de Ligné sont partis et se cachent ; néanmoins 13 personnes sont arrêtées, conduites à Ancenis, livrées à la commission militaire réunie rue des Tonneliers. Certaines sont condamnées à mort et fusillées le 26 avril 1793, place des Victoires.

A Ligné, une importante compagnie de Chouans se forme avec des hommes de Ligné et des communes avoisinantes. Le cantonnement s'installe près du village du Mesnil.

En juillet 1793, les rebelles sont maîtres de la commune et le Directoire préfère transférer la commission cantonale à Teillé. Le maire Jean Rigaud se réfugie à Nort.

Au printemps 1794, ils empêchent les membres de la commission « Vincent la Montagne » dirigée par Savariau de venir jusqu'à Ligné en les attaquant entre Couffé et Ligné.

En décembre 1794, ils mettent en déroute des émissaires venus réquisitionner du blé dans la commune et escortés d'une centaine d'hommes. Quelques jours après, le Directoire désire envoyer une nouvelle expédition avec une escorte de 600 hommes. Le général de la garnison d'Ancenis ne peut fournir que 150 hommes et la garde nationale ne dispose que de 100 soldats. Le nombre est jugé insuffisant pour résister à la commune qui, dit le Directoire, est entièrement révoltée.

En 1795, les Chouans de Ligné sont dirigés par un ancien de l'armée de Vendée nommé Rousseau et surnommé Framboise. Ce surnom passera à ses descendants jusqu'au dernier M. Pierre Rousseau décédé, sans postérité, le 22 avril 1958.

Le 12 août 1795, la compagnie de Ligné participe à l'attaque du bataillon d'Arras au village de la Banque entre Carquefou et Nort-sur-Erdre. Le chef de l'administration de Nort écrit à Nantes en 1795 :

*« Trois cents hommes furent envoyés sur Petit-Mars ; nos troupes furent battues et rejetées jusqu'à nos portes. Il n'y a rien à espérer des communes de Petit-Mars, Saint-Mars et Ligné. Il faudrait qu'elles fussent réduites par la force. Elles sont soutenues et encouragées par les chouans de Nantes ».*

Les châteaux de la Bouvetière et de la Rochefordière servent de refuges aux rebelles. Le chef révolutionnaire de Nort, en parlant de la Rochefordière, dit ceci en 1797 :

*« Elle a été le refuge des chefs des chouans et des prêtres insoumis. Les deux fils de la veuve ont constamment fait la guerre chouannique sous les ordres de leur domestique, qui était adjudant général. Cette maison est encore le refuge des émigrés et des prêtres. Je ne me tromperais pas en vous assurant que c'est la maison la plus suspecte qu'il y ait aux environs ».* Celui de la Bouvetière est attaqué et pillé par les révolutionnaires. La bibliothèque qui contenait une collection importante des œuvres de Buffon est saccagée.

Les dix moulins à vent de Ligné, comme ceux de la Douve, de Mauregard, de la Gasnerie, de la Bellière sont utilisés pour transmettre les informations, pour prévenir du danger et alerter la population des mouvements des troupes républicaines ou des forces locales dirigées par le commissaire du canton : Jean-Claude Lorette.

En 1798, l'administration cantonale quitte de nouveau Ligné et se réfugie à Ancenis. A la fin de l'année 1799, certains membres de la municipalité sont sérieusement blessés par les Chouans.

Entre 1791 et 1800, 10 hommes et une religieuse seront condamnés à mort par les tribunaux révolutionnaires d'Ancenis ou de Nantes et exécutés. On retrouve les traces des décès de 19 habitants déclarés chouans et abattus par les forces républicaines et de 14 révolutionnaires tués par les Royalistes. Il y en a eu sans doute beaucoup plus.

Enfin, avec le Consulat et le retour de la liberté religieuse, les Chouans arrêtent leur combat. Le 5 mars 1800, l'amnistie leur est accordée. Dans les années qui suivirent, certains habitants de Ligné se rallieront à Bonaparte mais d'autres conserveront leur attachement à la royauté. Ainsi, en 1814 au moment du départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, quelques nobles prirent le drapeau tricolore, le brûlèrent et le remplacèrent au haut du clocher par un drapeau blanc.

## **La reprise de la Chouannerie en 1832**

En 1823, Jean Michon devient curé de Ligné. Légitimiste convaincu, il prend, après la Révolution de 1830, le parti du jeune duc de Bordeaux, fils du duc de Berry et petit-fils de Charles X. Il ne peut admettre que Louis-Philippe (cousin de Charles X), fils de Philippe-Egalité, le révolutionnaire, devienne roi de France. Il se rallie à la duchesse de Berry et prêche ses convictions politiques à tous ceux qui veulent l'entendre.

En 1832, pendant quelques jours, la duchesse de Berry trouve refuge au château de la Bouvetière auprès de Melle Catherine de Luynes ; aussi quand le mouvement commence en faveur du jeune duc (appelé aussi comte de Chambord), de nombreux partisans se retrouvent à la Bouvetière pour se ravitailler en armes et munitions et s'engagent dans la compagnie de Ligné ou dans le bataillon de La Rochemacé de Couffé afin d'essayer de mettre le jeune duc sur le trône de France sous le nom de Henri V.

Le 4 juin, un groupe de 150 Chouans se forme et commence à se rebeller. Le 6 juin, 200 hommes de la garde nationale d'Ancenis et de celle de Nantes se dirigent vers Couffé et Ligné, sous une pluie battante. Ils ne rencontrent aucun Chouan, se séparent et regagnent les uns Nantes, les autres Ancenis.

Le même jour, La Rochemacé et sa division composée de 700 à 800 hommes se heurtent à un bataillon de 150 soldats, du 31<sup>e</sup> de ligne et une section du 54<sup>e</sup>. L'affrontement a lieu à Riaillé. Les soldats reculent jusqu'au lieu dit de Colombeau. La Rochemacé n'attend pas que des renforts arrivent et se replie sur Ligné. En arrivant au bourg de Ligné, il trouve six grenadiers du 135<sup>e</sup>, il les désarme et les

laisse en liberté. Le maire, Jacques-Marie Botte, n'est pas rassuré par la tournure des événements. Malgré cette victoire, la situation, dans la région, n'est pas en faveur des Légitimistes et La Rochemacé est encerclé par les Philippistes. Ses officiers reconnaissent que, au vu de la situation, une capitulation ne serait pas contraire à l'honneur mais les hommes crient à la trahison. Certains brisent leurs armes, d'autres menacent les officiers.

Une balle tirée d'un fusil à baïonnette traverse même le coq du clocher. La plupart d'entre eux retourne, cependant, dans leur foyer. De la Rochemacé envoie M. Alfred de la Serrie porter un courrier aux représentants du gouvernement.

Le 8 juin, le colonel Duvivier, commandant le 52<sup>e</sup> régiment, renvoie M. de la Serrie en lui disant que le gouvernement ne négocie pas avec des rebelles. La Rochemacé réunit de nouveau ses officiers au presbytère et, ne voyant pas revenir M. de la Serrie, leur ordonne de se disperser.

Vers onze heures le soir, 250 gardes nationaux et soldats arrivent à Ligné et, croyant les légitimistes encore au presbytère, donnent l'assaut. Dans les ténèbres c'est la pagaille. Les gardes nationaux tirent au hasard, blessant les soldats qui ripostent. Les soldats, furieux, entrent dans la demeure et la fouillent, ne trouvant que le curé, Jean Michon. Après l'avoir roué de coups, ils l'emmènent avec eux vers Ancenis. Au village de Châteaubriant, il réussit à s'échapper, avec l'aide d'un officier, et se cache pendant un certain temps du côté du village de la Bellière. Les moulins reprennent alors du service pour l'avertir des mouvements des soldats partis à sa recherche. Il est de nouveau arrêté et incarcéré pendant plusieurs mois.

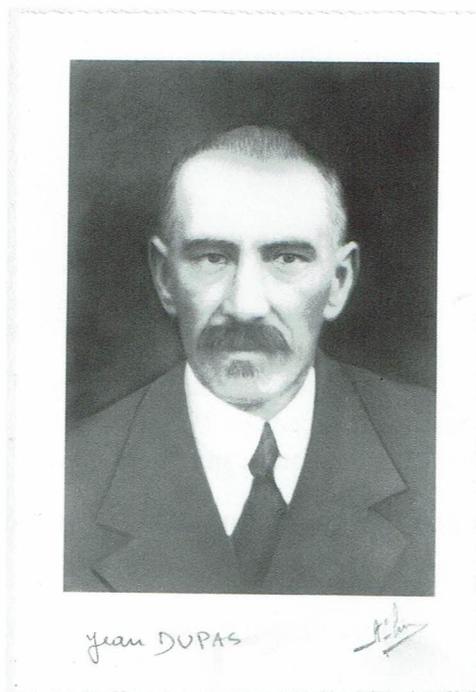
Trahie par Simon Deutz, la duchesse est arrêtée le 7 novembre 1832, dans une maison de Nantes, et incarcérée à la prison de Blaye. L'annonce de son mariage avec le comte de Lucchesi-Palli et la naissance d'une fille la discrédite aux yeux de tous et l'insurrection se termine rapidement.

En 1840, Louis-Philippe accorde l'amnistie à tous les Chouans qui ne se sont pas encore ralliés à lui.

## Ligné pendant les guerres

Les familles de Ligné furent éprouvées par les différentes guerres que la France eut à subir. 21 jeunes périrent pendant les guerres napoléoniennes et Ligné fut occupée par les Prussiens. En 1870, lors du premier conflit avec l'Allemagne, 16 hommes tombèrent pour la Patrie mais le plus lourd tribut que la commune eut à payer pour la défense de notre pays ce fut pendant la Grande Guerre (1914-1918). 481 de ses enfants (19 % de la population) partirent et 107 y laissèrent leur vie. D'autres revinrent, mutilés, gazés et profondément traumatisés par cette tragédie. Certaines familles ont eu la douleur de perdre jusqu'à 3 de leurs enfants.

Pendant la dernière guerre mondiale, beaucoup d'hommes furent faits prisonniers ou furent incorporés dans le cadre du service du travail obligatoire (S.T.O.). On eut à déplorer la perte d'une dizaine d'hommes. Jean Dupas, alors premier adjoint, ayant refusé de nommer des réfractaires au S.T.O., fut arrêté en mars 1944 puis déporté, malgré son âge (72 ans), au camp de Neuengamme. Il y décéda le 13 novembre 1944. Comme dans les autres communes, Ligné fut occupée par les Allemands et connut les bons de ravitaillement. Des réfugiés y furent accueillis fuyant Nantes, Le Croisic ou le nord de la France.



## L'église

Au VI<sup>e</sup> siècle, s'élevait à cet endroit une église entourée d'un cimetière. Au IX<sup>e</sup> siècle, elle fut pillée et incendiée par les Normands. Au XIV<sup>e</sup> siècle, une nouvelle église fut construite au même endroit ainsi qu'une chapelle adjacente à l'église et érigée par les Maufrais seigneurs de la Rochefordière. Cette

église avait été construite avec l'aide des seigneurs de la Musse, l'écusson de leurs armes était au grand vitrail derrière le grand autel. L'église était dédiée à saint Pierre-ès-Lien patron de la paroisse. Elle avait l'aspect de la chapelle Saint-Mathurin. Elle était plus longue et plus large. Dans la nef, il y avait deux autels, l'un dédié à la sainte Vierge et l'autre à saint Jean. Différentes sépultures se trouvaient dans la nef. Il n'y avait aucune chaise, seulement quelques bancs appartenant aux principales familles. Le grand autel et l'autel de Saint-Jean n'étaient pas consacrés et les offices se faisaient sur un autel portatif consacré. Autour de l'église se trouvait une couronne de petites chapelles appartenant à certaines familles de notables : celle érigée par les Maufrais dédiée à saint Blaise, une autre située plus bas et du même côté construite par Messire Jean Du Vau en 1524, appelée chapelle Saint-Sauveur ou de la Sainte-Trinité. Il y avait deux autres chapelles, l'une dédiée à saint Laurent et l'autre appelée chapelle du Paradis qui dut disparaître à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Tombant en ruine, l'église fut remplacée par une autre bénie le 15 janvier 1789. Les chapelles furent conservées un certain temps. La chapelle Saint-Sauveur servit de salle de délibérations au club des Jacobins pendant la Révolution. Elle fut mise en vente comme bien national et achetée par un homme du pays qui, en l'an XII, la renversa et en transporta les débris près de sa demeure.

En 1807, une cloche baptisée Agathe-Nicolas fut installée en souvenir de sa marraine Madame Agathe Scolastique Debay, en premier mariage dame du Ponceau et en second dame de Cadaran, et en souvenir aussi de son parrain H. Nicolas Ouary.

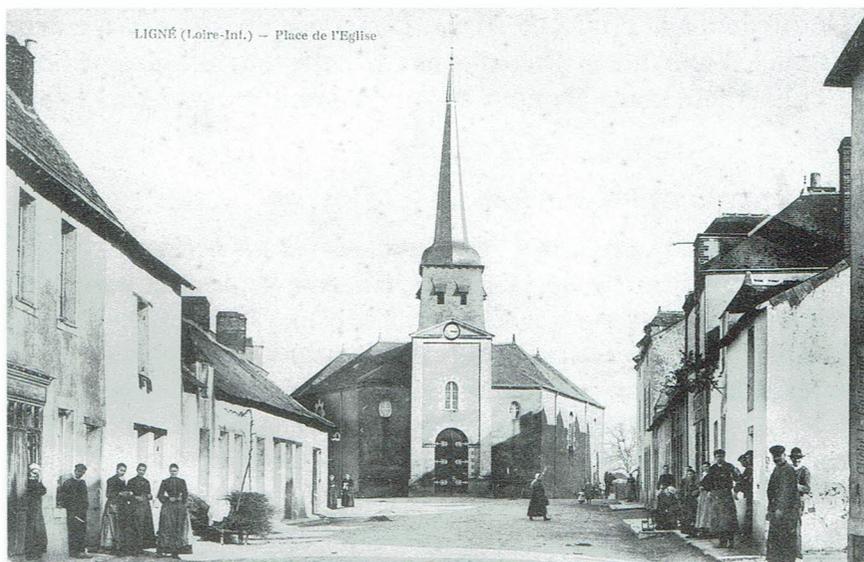
En 1835, l'église alors trop petite fut agrandie : on construisit les deux chapelles latérales.

La chapelle Saint-Blaise disparut en 1836 sacrifiée pour l'agrandissement du chœur de l'église.

En 1857, une deuxième cloche baptisée Marie-Pauline-Emmanuelle fut installée. Son parrain était Monsieur Emmanuel-Marie Botte et sa marraine Madame Marie-Pauline-Odile du Ponceau née Babin des Ardilliers.

En 1868 on construisit les deux basses nefs (qui donnent à l'église la forme atypique d'un cœur).

Depuis, des décorations et aménagements intérieurs ont été réalisés. Le clocher a changé de forme ainsi que la façade en 1927 et 1930. La sainte table et le grand autel ont été supprimés en 1986. La même année, le baptistère situé au fond de l'église a été déplacé dans le chœur.



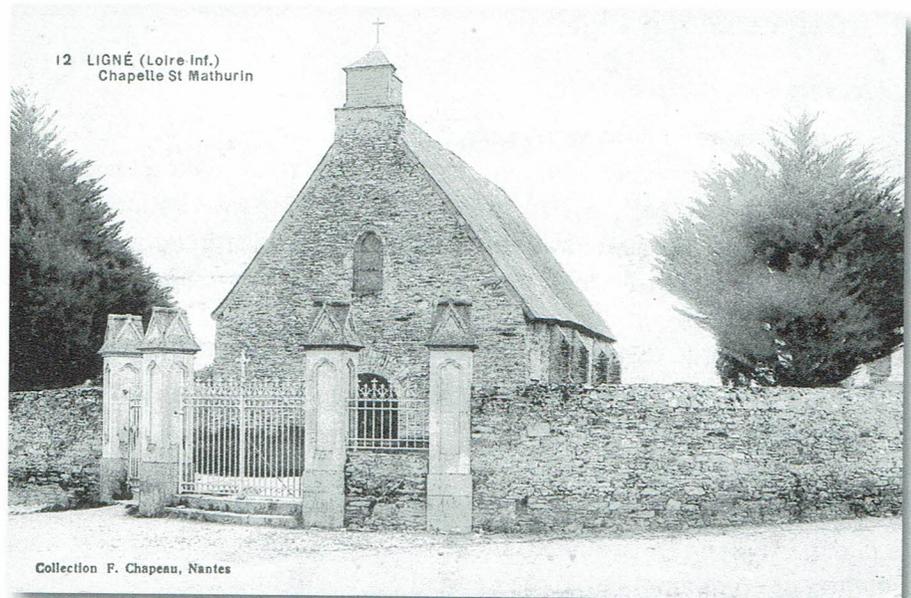
## Les fêtes traditionnelles à Ligné

### La Saint-Mathurin

Notre chapelle, de très vieille date, fut le lieu d'un grand pèlerinage. On y venait de tous les villages et paroisses environnantes, présenter ses souffrances au bon saint. Les Lignéens célébraient sa fête le 10 mai. M. Célestin Leroy nous raconte dans la semaine religieuse de 1903 que : « *ce jour là, il y avait une affluence de pieux pèlerins. Une grand-messe solennelle était chantée dans la chapelle devant une nombreuse réunion de prêtres et une foule recueillie de fidèles. On priait le saint et si on avait peu de temps à consacrer à la prière, des personnes pauvres se chargeaient moyennant une légère aumône de faire, pour vous, un voyage à la chapelle et d'y prolonger leur station pendant un temps proportionnel à votre générosité, le mérite de l'aumône s'unissant ainsi à l'avantage de la prière.* »

*Saint Mathurin était invoqué pour les maux de tête, les fous aussi appelés "mathelins" et même pour les femmes méchantes ! Leur dévotion terminée, les pèlerins se rendaient sur les tombes de leurs défunts situées autour de la chapelle. Après la fête religieuse, on se rendait à la foire aux bestiaux située au champ de foire ou bien on flânait autour des stands des nombreux marchands de vêtements, accessoires, fleurs, bricoles, outils etc. sans oublier les distractions foraines ».*

Cette foire fut créée le 10 mai 1472. Le seigneur de la Musse voulant augmenter ses rentes (les redevances féodales ne représentant qu'une partie minime de ses revenus) obtint du duc de Bretagne François II, le droit de tenir une foire à Ligné le 10 mai près de la chapelle. En 1665, Louis XIV accorda à César de la Musse, malgré l'opposition du baron d'Ancenis, le droit d'organiser une autre foire le 25 juillet.



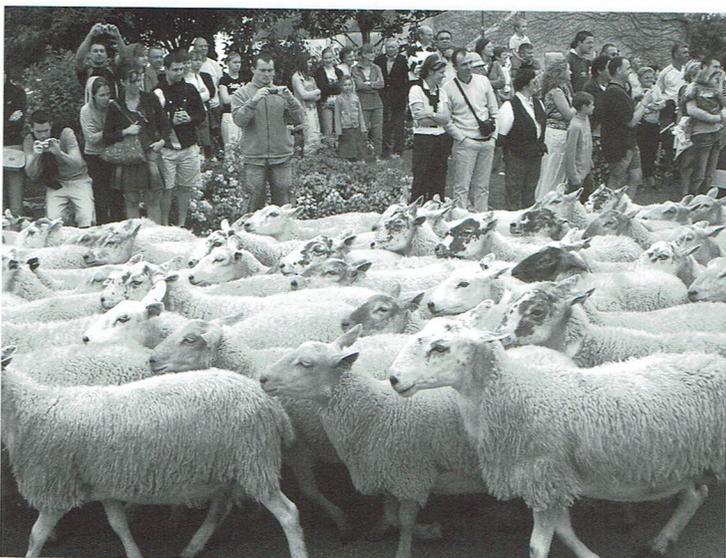
Chapelle Saint-Mathurin

Située au début près de la chapelle, la foire changea de lieu ; elle se tint alors à l'entrée du bourg en venant de Couffé, sur la place dite du Champ de foire (aujourd'hui rue des Marronniers). Un article du journal Ouest-France, daté du 11 mai 1950, relate cet événement. On peut y lire « *Près de 500 bovins y figuraient, ainsi qu'une quinzaine de chevaux et une trentaine de cageots contenant environ 150 porcelets. Un producteur normand présentait un taureau à deux corps, unique au monde...* »

En 1991, un autre article de journal mentionne que cette année là, on profita du marché forain pour mettre à l'honneur la maison de retraite récemment rénovée et l'aménagement du bourg (centre commercial).

Cette tradition se perpétua encore quelques années mais l'évolution du commerce, le mauvais temps qui souvent sévissait à cette période et les contraintes dues à l'organisation eurent raison de cette vieille fête et la foire de la Saint-Mathurin cessa d'exister au milieu des années 90.

### **La fête du mouton**



Le chef-lieu de canton qui avait accueilli un championnat de tonte de moutons en juillet 1990 fut proclamé *capitale ovine des Pays de la Loire*. A cette époque, il y avait, à Ligné, plus de brebis que d'habitants.

Mais c'est en 1997 que débuta la plus grande manifestation organisée actuellement : « La fête du mouton » qui a lieu le dimanche le plus proche du 14 juillet. Elle débute tôt le matin avec un vide-grenier puis, à la fin de la matinée, un grand défilé sur le thème du mouton accompagne les spectateurs jusqu'au terrain situé près de l'étang où tout l'après-

midi, des démonstrations de tonte de moutons, cardage, filage de la laine etc. leur sont proposées. On peut aussi flâner au milieu des nombreux stands, y voir des chiens de bergers en action, regarder les spectacles proposés par les groupes folkloriques, et bien sûr déguster du mouton le midi comme le soir avant de finir la soirée en admirant le feu d'artifice.

## **L'enseignement à Ligné**

### ***L'école Saint-Joseph***

Bien avant l'école Saint-Joseph, 100 ans avant la Révolution, le curé de la paroisse, René Besson fit construire deux écoles, l'enseignement des garçons était assuré par le vicaire M. Douillard, celle des filles était assurée par une *charitable dame*. Avec la Révolution de 1789, l'enseignement est supprimé. En 1797, le citoyen Pierre Palierne demande l'autorisation d'instruire les enfants « *puisque tout citoyen peut prétendre aux premières places... attendu qu'il existait autrefois une école où toutes les communes circonvoisines envoyaient leurs enfants* ».

Le 25 octobre 1864 le terrain est acheté par M. le curé Ferdinand Houget. Quatre mois plus tard, une salle de classe et la maison d'habitation sont construites. Une deuxième salle de classe est en construction. L'école peut ouvrir.

Le 28 novembre 1865, un pensionnat est établi avec l'accord du conseil départemental.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1867, l'école compte 162 élèves dont 10 pensionnaires et à la rentrée suivante, suite à la démission de l'instituteur laïc M. Leblais, le conseil municipal nomme M. Tardivel (frère Anobert) instituteur communal et l'école devient école communale.

En juin 1868, l'école compte 227 élèves dont une classe de 55 adultes (34 payants et 21 gratuits).

Le 1<sup>er</sup> décembre 1868, M. le curé Houget achète deux parcelles de terrain possédées par la commune et situées en bordure du chemin de La Salle, actuellement chemin du Stade. Il y fait construire une troisième classe puis une grande salle pour les enfants du patronage.

En 1889, l'école redevient libre, M. Guibert (frère Cécilius) est le nouveau directeur, l'école a 160 élèves. Des cours d'agriculture sont donnés dans l'école et 75 élèves sont présentés au concours à l'occasion du comice agricole de 1890. Tous ont été reçus. Deux ont obtenu les premiers prix et un troisième la 4<sup>e</sup> place. Le frère Cécilius reçoit la plus haute récompense : la médaille de vermeil.

En juin 1904 lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'école est assiégée par des militaires et des gendarmes venus d'Ancenis. Après une heure d'attaque l'école abandonne la résistance et le séquestre déclare que l'immeuble dépendant de la congrégation des frères de Ploërmel est maintenant bien de l'Etat. Le curé, M. Frédéric Marceau, produit les actes de propriété et après un jugement du tribunal de Ploërmel le 17 janvier 1907, l'école est restituée au curé de Ligné.

A partir de 1960, le comité scolaire fait de nombreuses démarches pour obtenir l'ouverture d'un collège. En 1963, le C.E.G. débute avec des garçons venant de différentes communes. Une classe est alors aménagée dans une partie du patronage puis l'année suivante, une autre classe est construite dans le jardin.

En 1968 l'école primaire devient mixte et en 1970 toutes les classes primaires sont regroupées à l'école Notre-Dame et toutes les classes du C.E.G. sont regroupées à l'école Saint-Joseph.

Actuellement, le collège accueille près de 500 élèves.

### ***L'école Notre-Dame***

Par acte notarié du 27 février 1854, le terrain dit de la petite cure (actuellement 235, rue des Acacias) est acheté par M. Michon, curé de la paroisse, pour y construire une école pour les petites filles puis rétrocédé par ses héritiers à la Fabrique curiale de Ligné et payé par M. Ferdinand Houget alors curé de la paroisse. Les religieuses de Saint-Gildas arrivent à Ligné dans la semaine du 20 au 27 octobre 1861 pour y assurer l'enseignement.

L'école devient communale en 1865. En 1872, M. François Brunet, devenu curé de Ligné, estimant les classes trop petites pour la population enfantine qui s'accroissait sans cesse, fait construire la grande salle en bordure de la route de Nantes auprès du bâtiment d'habitation.

Le 7 septembre 1884 la directrice de l'école informe le conseil municipal qu'elle a l'intention de remplir les formalités requises pour obtenir de M. le Préfet l'autorisation d'annexer à l'école un pensionnat primaire et une classe d'adultes. Le conseil municipal et le maire, M. Auguste du Ponceau, l'approuvent et déclarent qu' « *ils emploieront tout leur crédit afin que la classe d'adultes soit fréquentée par toutes les jeunes filles de la commune de 13 à 15 ans au moins* ».

De 1906 à 1908, la préfecture cherche un endroit pour établir une école publique. Elle se heurte à l'opposition du conseil municipal. En 1907, l'école est fermée et les sœurs sont sécularisées. En janvier 1908, l'administration du département demande à la municipalité de leur louer l'école chrétienne des filles conformément à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le conseil refuse car cette école a été conçue sans aucune subvention de la municipalité et grâce à la générosité des habitants. Après une seconde injonction, refusée de nouveau par le conseil municipal, les sœurs reçoivent, le 3 août 1908, de l'administration préfectorale, l'ordre de vider les lieux pour le 1<sup>er</sup> septembre.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1908, l'école devient publique. Aucune fille de la commune ne fréquentera cette école. Leurs vacances furent très longues puisqu'elles attendirent l'ouverture de la nouvelle école privée.

Le maire M. Gilbert de Ponsay donne une maison d'habitation qui lui appartient en bien propre et un terrain pour construire cette nouvelle école (à l'angle de la rue du Souvenir et de la rue Notre-Dame). M. de la Rochefordière donne des pierres extraites de carrières situées sur sa propriété. Les habitants de la commune se chargent des travaux. M. de la Ferronays participe généreusement à l'entreprise et moins de cinq mois après la fermeture de l'école de la route de Nantes, le 10 janvier 1909, Mgr Rouard vient bénir la nouvelle école.

En 1963, le C.E.G. ouvre pour les filles, à Notre-Dame, puis en 1965 il devient mixte et quitte en 1970 l'école Notre-Dame pour rejoindre les autres collégiens de l'école Saint-Joseph. Les primaires, mixtes aussi, s'installent à l'école Notre-Dame.

En 2001, l'école est vétuste et trop petite, elle accueille 232 élèves répartis dans 8 classes. En 2003, l'école Notre-Dame déménage pour des locaux neufs et s'installe rue Jules-Verne près du restaurant scolaire, des salles et terrains de sports.

### ***L'école publique***

On a peu d'informations sur l'école publique entre 1908 et 1949. En 1920, les garçons et les filles sont regroupés dans une classe mixte située route de Nantes. Ils ne sont que douze.

Faute d'élèves elle ferme ses portes en 1949. Elle les rouvre en 1953 au premier étage de la mairie à la demande d'un fonctionnaire pour ses deux fillettes âgées de 4 et 6 ans puis ferme à nouveau deux ans plus tard par manque d'effectifs. Sous l'impulsion de la fédération Cornec, la réouverture se fait en septembre 1980 dans les locaux initiaux rue des Acacias.

En 1985, le groupe scolaire Jules-Verne est inauguré.

### ***L'école d'enseignement ménager***

Dans les années 1950, l'éducation des filles se poursuivait, en général, après l'enseignement primaire par des cours d'enseignement ménager. Après la fermeture de l'école publique en 1949, les bâtiments situés rue des Acacias sont utilisés pour donner ces cours. En 1950, le centre ménager ouvre ses portes. Les élèves venaient de Ligné et des communes voisines. Les cours avaient lieu 2 jours par semaine sur 3 ans à partir de l'âge de 14 ans. Toutes les filles de 14 ans n'y allaient pas. C'était un choix des parents. A la fin de la formation, un certificat leur était distribué. Quelques-unes faisaient une 4<sup>e</sup> année à Nantes. L'école fermera en 1969 avec l'obligation scolaire jusqu'à 16 ans.

### ***La Maison Familiale***

C'est en 1961 que l'*Association Familiale d'Enseignement Agricole et Aménagement Rural*, située à Saint-Mars-du-Désert, vient s'installer à Ligné. Elle prend alors le nom de *Association Familiale d'Enseignement Agricole de Ligné*. Les cours sont dispensés à vingt-six jeunes dans des baraquements provenant de Normandie et installés rue des Lilas. Maurice Derouin est le président de l'association et Joseph Martin, le directeur.

A la rentrée 1966, les nouvelles installations, composées des salles de cours, d'un internat et des logements de fonction ainsi qu'un terrain de sport, sont mises en service. En 1969 l'association change de nom et devient *Maison Familiale Rurale d'Education et d'Orientation*. La formation proposée est essentiellement agricole. Au cours des années 1970 à 1979 des formations horticoles viendront s'ajouter aux autres.

En 1972 une classe pré-professionnelle s'ouvre, marquant ainsi le début des formations artisanales.

En 1979 la Fédération des Maisons Familiales obtient la création de Centre de Formation d'Apprentis et décide d'implanter les formations : mécanique automobile et mécanique agricole à Ligné. Une nouvelle équipe pédagogique se constitue et des ateliers de mécanique voient le jour.

En 1988, de nouveaux statuts sont adoptés et l'association porte alors le nom de *Maison Familiale de Ligné*. En 1994 la section mécanique agricole est déplacée à Legé. Une restructuration des locaux est envisagée. La cuisine est rénovée et les bureaux administratifs sont installés dans un logement de fonction.

Actuellement, la Maison Familiale propose les formations suivantes :

Classe préparatoire à l'apprentissage ;

CAP Maintenance des véhicules automobiles ;

BEP Maintenance des véhicules et des matériels, Option véhicules particuliers ;

Mention Complémentaire Maintenance des systèmes embarqués de l'automobile.

## La maison de retraite Saint-Pierre

C'est en 1906 que le maire, Gilbert De Ponsay, au nom de la commune de Ligné, cède au département, à titre onéreux, un terrain situé au lieu-dit *Le champ de foire Saint-Mathurin*, pour la construction d'une gendarmerie nationale.



En janvier 1931, la gendarmerie est supprimée à Ligné et rattachée à la brigade d'Oudon malgré la désapprobation du maire, du conseil municipal et des habitants de Ligné. Depuis cette date, le canton est un des rares en France à être privé de ce service.

En 1947, suite à l'achat de l'ancienne gendarmerie, le maire, François Du Rusquec, entame des démarches pour y installer une maison de retraite.

Le 2 avril 1959, l'hospice Saint-Pierre ouvre ses portes. L'établissement peut accueillir 31 personnes de Ligné, Mouzeil et des autres communes du canton. La direction est confiée aux religieuses de la communauté de Saint-Gildas.

*Deux employées travaillent à la cuisine, à la lessive, à l'entretien des locaux, du jardin et aident les pensionnaires. L'une d'entre elles fait office de veilleuse de nuit quand les religieuses sont absentes.... Le personnel travaille avec les moyens du bord : les pansements et culottes sont faits dans de vieux draps. Pour la lessive l'employée utilise une machine à laver de dix kilogrammes pour le « blanc » et le reste du linge est lavé à la main. Il faut transporter l'eau chaude de la cuisine à la buanderie.*

Les activités des pensionnaires sont nombreuses et variées. Les hommes et les femmes, à tour de rôle, participent à l'épluchage des légumes. Ils cultivent le jardin potager et le jardin d'agrément (la maison Saint-Pierre recevra en 1971 la coupe des maisons fleuries). Les hommes aident aussi à l'élevage des lapins. Certains vont à la pêche. Les femmes discutent entre elles, dans une chambre, en attendant l'heure du repas. Certains jours, c'est la partie de cartes. Une chorale, essentiellement féminine, est constituée. Pendant quelques années, certains usagers accompagnent les anciens du diocèse de Nantes pour un pèlerinage à Lourdes. On fête Noël et on tire les Rois et ce sont les religieuses de l'école Notre-Dame qui viennent faire l'animation.

En 1986 le syndicat intercommunal à vocation unique appelé : S.I.V.U.M.A.R.L.I (Syndicat Intercommunal à vocation unique de la maison de retraite Saint-Pierre de Ligné) est créé.

En 1988 des travaux d'agrandissement sont effectués. Le nouveau bâtiment s'étale sur trois niveaux, avec en particulier treize nouvelles chambres dotées d'un lit médicalisé. La capacité d'accueil passe à soixante lits. La médicalisation se met en place en 1990 pendant les travaux et en juillet 1991, c'est l'ouverture d'une section de cure médicale de vingt-cinq lits.

En 1996, il y a soixante chambres individuelles et quatorze chambres qui peuvent recevoir des couples. En 2002 est créée l'U.P.A.D. (Unité pour Personnes Agées Désorientées) communément appelée : C.A.N.T.O.U. (Centre d'Activités Naturelles Tirées d'Occupations Utiles).

En 2007, l'établissement atteint une capacité de quatre-vingt lits et possède deux salles d'animation, une salle à manger et des locaux pour le personnel et les familles éloignées.

Une association de bénévoles appelée *Fleurs d'Automne* a vu le jour ces derniers mois. En fonction de la disponibilité et de leurs affinités, les bénévoles interviennent dans une ou plusieurs activités proposées aux résidents de la maison de retraite.

## **Les activités industrielles de Ligné qui ont disparu**

### ***La carrière de la Roche***

Son exploitation a commencé avec la construction des routes vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Au début, la pierre était extraite à la pioche et à la barre puis à la dynamite. Elle était très dure à casser car elle n'avait pas de fil. Ses nervures bleues la faisaient appeler *la pierre bleue*. Elle était utilisée pour la construction des routes dans une partie de la région. Elle était acheminée par des tombereaux tractés par des chevaux pendant les *journées de prestation* : les hommes adultes, qui le pouvaient, avaient la possibilité de payer une partie de leurs impôts en journées de charroi et non en argent. Ceux qui avaient des chevaux et un tombereau ou une charrette transportaient la pierre et ceux qui n'en n'avaient pas, chargeaient. Les carriers étaient des gens de passage qui cherchaient un peu de travail. Ils logeaient dans des cabanes à côté des carrières (parfois avec leur famille). Certains restaient mais beaucoup repartaient dès qu'ils avaient un peu d'argent de côté. Leurs conditions de vie étaient misérables. Le dernier résident, qui était à la retraite, M. Julien Pasgrimaud, est mort brûlé vif dans l'incendie de sa cabane.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y a eu jusqu'à 6 carrières de pierre exploitées à la Roche et une carrière de sable à la Soudairie. L'activité s'est arrêtée avec la seconde guerre mondiale.

### ***Le cartonnage Giraudet***

L'entreprise a commencé en 1933 près de l'église puis en 1935, elle s'est installée dans un local, qui existe encore, rue de Vieilleville. On y confectionnait des boîtes en carton, entièrement réalisées à la main, pour les carbones ARMOR, pour des parfums, pour des chocolats ou des produits pharmaceutiques. On y employait des femmes et certaines confectionnaient les boîtes à leur domicile.

Au maximum de son activité, 14 employées y travaillaient. Elles n'étaient plus que 7 lors de la fermeture en 1971.

### ***L'usine de confection Châtelier***

C'est M. Châtelier père qui a ouvert en 1973 un atelier de confection dans les locaux du centre social actuel, rue des Acacias. Il débute l'activité avec 3 ouvrières puis en 1980, l'activité s'étant développée elle s'installe dans un atelier relais, route de Nort-sur-Erdre. On y fabriquait surtout des jeans. L'usine a fermé en 2002. Trente ouvrières y travaillaient.

### **L'agriculture à Ligné de 1945 à nos jours**

Après la guerre, les agriculteurs se devaient d'assurer la nourriture de leurs compatriotes d'où l'obligation d'une culture plus productive. Après 1945, les premiers tracteurs sont arrivés avec quelques outils. Les champs étaient trop petits pour les recevoir et certains chemins impraticables. Bien vite le remembrement, encouragé par les maires en exercice, s'est montré indispensable. Les cultivateurs ont dû accepter d'échanger certaines de leurs terres, trop éloignées, avec celles de leurs voisins pour permettre un travail plus facile, dans des parcelles plus grandes, mieux groupées, plus proches des bâtiments de la ferme et plus accessibles, avec des routes pour desservir tous les champs.

Plus timidement les bâtiments d'exploitation ont évolué pour apporter plus de confort, rendre les soins aux animaux moins fatigants et le travail plus lucratif. Quelques stabulations libres ont remplacé les étables vieillissantes, les machines à traire, les tanks loués par les laiteries, ont permis de produire un lait de meilleure qualité. Peu à peu des contrôles, de plus en plus draconiens, ont été mis en place pour améliorer toujours plus la qualité et fournir un lait irréprochable. Les quotas laitiers, mal acceptés au début, ont permis de maintenir le lait à un prix de vente satisfaisant.

Dans les années 1950-1960, le lait qui n'était pas transformé à la ferme, était collecté par des entreprises spécialisées. Le lait, mis en bidons, était ramassé, chaque jour, en camion et payé au début du mois suivant, le laitier déposait l'argent dans une enveloppe coincée sous le couvercle d'un des bidons.

L'insémination artificielle s'est développée pour les races bovines permettant une sélection et un testage plus rapide du cheptel. Pour les porcs, moutons et bovins, des vaccins et des protections sanitaires ont permis de supprimer la tuberculose, la fièvre aphteuse et la brucellose.

A la ferme, toute la famille, grands-parents, parents, jeune couple et enfants partageaient le même toit, la même table, le même travail. Peu à peu l'habitat s'est amélioré avec des conditions de vie plus facile (chauffage, eau courante etc.) et chaque ménage put avoir son chez-soi. Certaines fermières allaient le samedi au marché de Talensac vendre l'excédent des produits de leur petit élevage : poulets, lapins et le beurre.

Des C.U.M.A. (Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole) se sont constituées, la première employait un chauffeur à plein-temps qui allait chez les adhérents faire les labours.

Pour aider les agriculteurs, victimes d'incendie ou d'autres sinistres, une mutuelle fourrage s'est constituée. Les cultivateurs devaient apporter à l'exploitant malchanceux une certaine quantité de foin ou de paille de bonne qualité au prorata de leur déclaration pour reconstituer les stocks.

Vers 1965, une mutuelle d'entraide s'est créée afin d'assurer dans de bonnes conditions tous les travaux de l'exploitant malade ou accidenté. Personne ne rechignait malgré les contraintes.

Des assurances ont commencé à proposer des contrats pour couvrir les risques d'accidents et maladies des personnes et aussi d'intempéries sur les récoltes. C'est ainsi que les mutuelles entraide et fourrage ont cessé d'exister dans les années 1990.

La vulgarisation agricole est arrivée. Un conseiller guidait mais surtout motivait le groupe. Pendant les réunions, les expériences des uns et des autres étaient analysées et profitaient à tous.

La T.V.A. obligeait chaque exploitant à inscrire exactement tous ses achats et ventes, pour en rendre compte au Trésor Public. Ceux qui avaient un chiffre d'affaires plus important devaient faire une comptabilité au réel, supervisée par un employé du Centre de gestion de la Chambre d'Agriculture. Au début, peu habitués à ce genre d'exercice, beaucoup recouraient à un comptable pour la tenue des

cahiers et la sortie du bilan annuel. Ce fut une avancée évidente au plan financier. L'exploitant, avec les résultats comptables, suivait vraiment la marche de son entreprise et pouvait réajuster ses orientations au besoin.

De nouvelles cultures sont apparues dans les champs. Maïs, tournesol, différentes variétés d'herbes fourragères ont mis de nouvelles couleurs dans le paysage. Les cultures traditionnelles ont été améliorées et les rendements fortement augmentés.

Quelques G.A.E.C. (Groupement Agricole d'Exploitation en Commun) se sont formés, puis des E.A.R.L. (Exploitations Agricoles à Responsabilité Limitée). Ces dernières préservent les biens familiaux en cas de difficultés de l'entreprise agricole. Les exploitations se sont beaucoup agrandies. Au départ des fermiers (retraite ou changement d'orientation), la terre est reprise par les voisins.

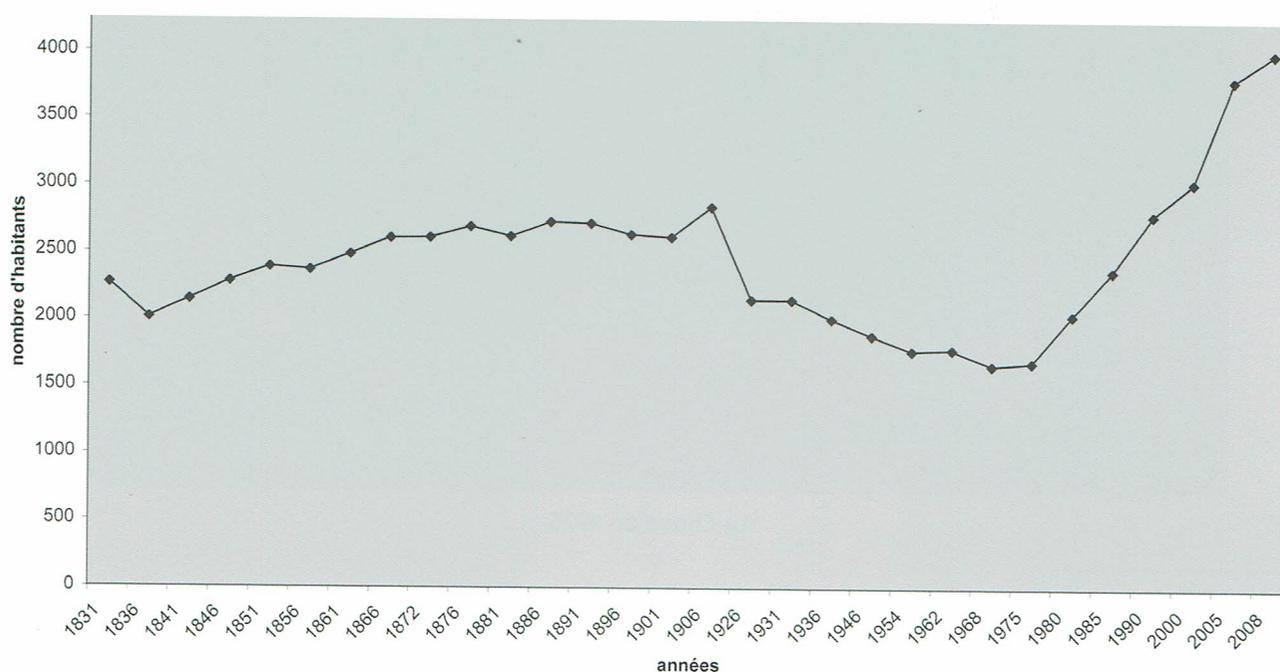
Les quelques fermes restantes n'ont rien de comparables avec celles de 1950. Ce sont des entreprises à part entière. A l'image de tout le pays, l'agriculture de notre commune s'est professionnalisée avec de jeunes exploitants mieux formés pour répondre aux exigences de l'Union Européenne et faire face aux défis du monde moderne.

## Evolution de la commune de Ligné depuis 1900

Après la dernière guerre mondiale, Ligné, comme la plupart des communes de campagne, a subi l'exode rural. Les chefs de famille attirés par le travail en usine, ont peu à peu entraîné les leurs vers la ville et déserté la commune. Pendant plusieurs années, le nombre d'habitants a diminué passant de 2 846 en 1905 à 1 664 en 1968.

Depuis le premier lotissement construit en 1967 et appelé lotissement de la Cure, 14 autres ont été aménagés auprès du bourg dont 7 depuis 1995. 456 maisons ont été construites et de nouveaux habitants ont pu s'installer. Parallèlement à ces constructions, des routes entières se sont urbanisées : la route de Nort-sur-Erdre, celle de Couffé autour de la Clergerie et du Laca, celle de la Contrie. De gros villages se sont formés au fur et à mesure de leur densification : la Roche, la Briantière, la Théardière. La population de Ligné est maintenant en continuelle progression. En 1970, elle était de 1 664 habitants et en 1990, on en comptait 2 791, soit une progression de 67,7% en 20 ans. L'accroissement s'est poursuivi puisque entre 1990 et 2005, on constate une augmentation de 36,2%. Le nombre d'habitants de Ligné est actuellement d'environ 4 000.

Evolution démographique de Ligné.



Parallèlement à ces fluctuations de la population, les activités professionnelles se sont modifiées. Ligné, commune essentiellement agricole avant la guerre, comportait de nombreuses exploitations et des artisans dont les activités étaient liées à l'agriculture ou la viticulture : forgerons qui étaient aussi maréchaux-ferrants, bourrelliers, charrons, tonneliers, cocassiers, meuniers, hongreur, sabotiers, mécaniciens pour cycles, cordonniers ainsi que des tailleurs d'habits, couturières, lingères, modistes, tisserands. On trouvait, répartis dans le bourg et dans les villages, un nombre important de petits commerces, huit cafés, deux hôtels et tous les artisans du bâtiment. Très souvent, la femme tenait boutique et le mari avait une autre activité. La plupart de ces métiers ont disparu ainsi que le chaisier, le ferblantier, l'horloger, les carriers. Ce que nos parents ou grands-parents avaient créé, notre génération l'a fermé que ce soit dans le commerce ou l'artisanat. Certains ne pouvant plus en vivre ont été obligés de finir leur carrière comme employés.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, à côté des occupations professionnelles, une vie associative a commencé à se développer. C'est sous l'initiative de l'abbé Durand que *La Fraternelle* est créée en 1925, avec au départ, la musique connue aussi sous le nom de clique. Les premiers membres que l'on voit sur la photo sont, au premier rang de gauche à droite : Joseph Pellier, Louis Jourdon, Joseph Robin, Prosper Leduc, au deuxième rang : Joseph Drouet, M. Paillusson, Louis Michel, Maurice Michel et Louis Baudoin. Ce n'est cependant qu'en 1937 que cette première association est officialisée avec le dépôt des statuts en préfecture. Sous l'égide du patronage, elle regroupe aussi le football et le théâtre.

C'est à la même époque que fut créé le corps des sapeurs-pompiers. Officialisé en 1932, il comportait 15 membres dirigés par M. Louis Delaunay. Ils sont maintenant 42 dont 9 femmes.

Actuellement il existe plus de 60 associations, culturelles et sportives, sur Ligné. ■



La Clique en 1925

Bibliographie :

Eugène Durand : notice historique sur la paroisse de Ligné.

Pierre de la Jousselinière : Ligné : son histoire.

Archives paroissiales, municipales et départementales.